

PHILIPPUS I FRANCORUM REX

NOTITIA HISTORICA.

(*Histoire littéraire de la France*, tom. IX, p. 384)

Philippe I^{er}, roi de France, qui ayant été couronné en 1059, du vivant de son père Henri I^{er}, regna après lui jusqu'au vingt-neuvième de juillet 1108, terme de sa vie, n'était rien moins qu'un prince lettré, quoiqu'il eût de l'éloquence et qu'il fut soigneux de faire étudier le prince Louis son fils, connu dans l'histoire sous le nom de Louis le Gros. Mais divers monuments qu'on a sous son nom, et quelques autres qui le concernent personnellement, nous engagent à dire ici un mot de lui, pour faire connaître ces monuments comme utiles à l'histoire.

Entre ceux de la première classe, il y a trois lettres de ce prince : l'une, qui est la première en date, à Bernard, abbé de Marmoutier, et l'autre à saint Anselme, archevêque de Cantorberi. La première est d'autant plus importante qu'elle contient plus de traits des bons sentiments de ce prince, malgré la vie voluptueuse qu'il menait alors. Il débute par avouer au pieux abbé qu'il avait souvent usé de mauvais traitements à son égard, et qu'il avait négligé jusqu'ici à lui en faire une satisfaction convenable, ses péchés en étant la cause et de grandes affaires l'en ayant détourné, quoiqu'il eût toujours aimé et considéré son monastère au-dessus de tous les autres. Après cet aveu il conjure Bernard et toute sa communauté de prier instamment pour lui, et lui donne commission de reformer l'abbaye de Marmoutiers, où il s'était glissé des désordres scandaleux. Peu de temps après, le même prince chargea Bernard de rendre le même service à celle de Saint-Magloire à Paris. Cette dernière commission est en date du mois de février 1095; et l'on voit par là que la lettre, qui n'est point datée, la précéda de quelque temps. Dom Mabillon en ayant trouvé l'original dans le chatrier de Marmoutier, la fit graver dans sa *Diplomatique*, pour servir de modèle du caractère en l'usage du XI^e siècle, et l'a réimprimée depuis dans le corps de ses *Annales*.

La lettre à saint Anselme est courte, mais bien écrite à tous égards. Elle fait partie du recueil de celles de cet archevêque, à qui elle fut envoyée lors de son second exil à Lyon, en 1104. Philippe lui marque l'extrême part qu'il prenait à ses peines et lui offre sa protection, si elle peut les lui adoucir,

ou même l'en délivrer entièrement. Ayant appris que sa santé était altérée et que le lieu de son exil n'était pas propre à la rétablir, il le pressa de se retirer dans ses États, car Lyon n'en faisait pas encore partie, et l'assura qu'il y recevra des marques de l'affection qu'il lui portait. M. de la Curne de Sainte-Palaye, dans le cours de ses voyages littéraires en Italie, a découvert une autre lettre du même prince à l'empereur Henri IV, laquelle commence par ce mot : *Philippus*.

On nous a conservé le serment solennel que ce prince fit de quitter sans retour Bertrade sa concubine. Il le prêta le second de décembre 1104, entre les mains de Lambert, évêque d'Arras, qui avait été nommé à cet effet. Bertrade fut obligée d'en faire autant; et son serment se trouve à la suite de celui du roi Philippe.

Il y a de ce prince un autre acte public qui confirme l'abrogation qu'Étienne, comte de Chartres, avait faite de la pernicieuse coutume qu'on avait de piller la maison épiscopale et toutes ses dépendances des que le siège de cette Eglise venait à vaquer. Cet acte, qui fut fait en l'année 1105, à la prière d'Yves de Chartres, est sur tout intéressant par le détail où il entre de tout ce qu'on pillait en cette occasion. L'on n'épargnait non-seulement ni meubles, ni bestiaux, ni provisions, mais encore ni les vitres, ni le plomb, ni le fer, ni les pierres.

Quant aux monuments qui concernent la personne du roi Philippe, c'est-à-dire qui traitent expressément de l'histoire de sa vie, ou de son règne, nous n'avons que trois petites pièces de vers, qui sont autant d'épithètes consacrées à sa mémoire. La première en cinq grands vers ne contient que la date de sa mort, encore exprimée d'une manière assez obscure. La seconde composée de dix vers élégiaques, le fait descendre des anciens Troyens, et le représente comme un prince bien fait, puissant, belliqueux, bon politique, qui avait de la piété, de la douceur, de l'éloquence, de l'agrément en ses discours et ses manières. Enfin la troisième, de douze grands vers, sans entrer dans un si grand détail, fait assez bien dans les six premiers vers le caractère de Philippe.

PHILIPPI I REGIS

EPISTOLÆ ET DIPLOMATA.

I.

Philippi regis epistola ad Bernardum, Majoris Monasterii abbatem. — Ut perditissimos Farenensis parthenonis mores reformet, hortatur.

(MABILL. *Annal. Bened.*, V, 311.)

PHILIPPUS, DEI GRATIA FRANCORUM REX, BERNARDO,

venerabili Majoris Monasterii abbati, omnique congregationi sibi commissæ, salutem.

Quoniam sanctitatem vestram in multis me exasperasse cognoverim, tamen volo vobis manifestum esse, ecclesiam vestram super omnes alias monastici ordinis ecclesias dilexisse, et vobis humilitatem